

HAMPTON SIDES

—
**DE SANG
ET DE FUREUR**

KIT CARSON ET LA
CONQUÊTE DE L'OUEST



Paulsen

Création graphique de la couverture : Éléonore Gerbier
Photographie de couverture : © Science History Images/Alamy Stock Photo

Première publication en langue anglaise : Doubleday
Doubleday est une marque de Knopf Doubleday
Group, Penguin Random House, LLC.
Titre original : *Blood and Thunder*
© 2006 by Hampton Sides pour l'édition originale

© Éditions Paulsen – Paris, 2020
Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

HAMPTON SIDES

DE SANG ET DE FUREUR

KIT CARSON ET LA CONQUÊTE DE L'OUEST

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Séverine Weiss



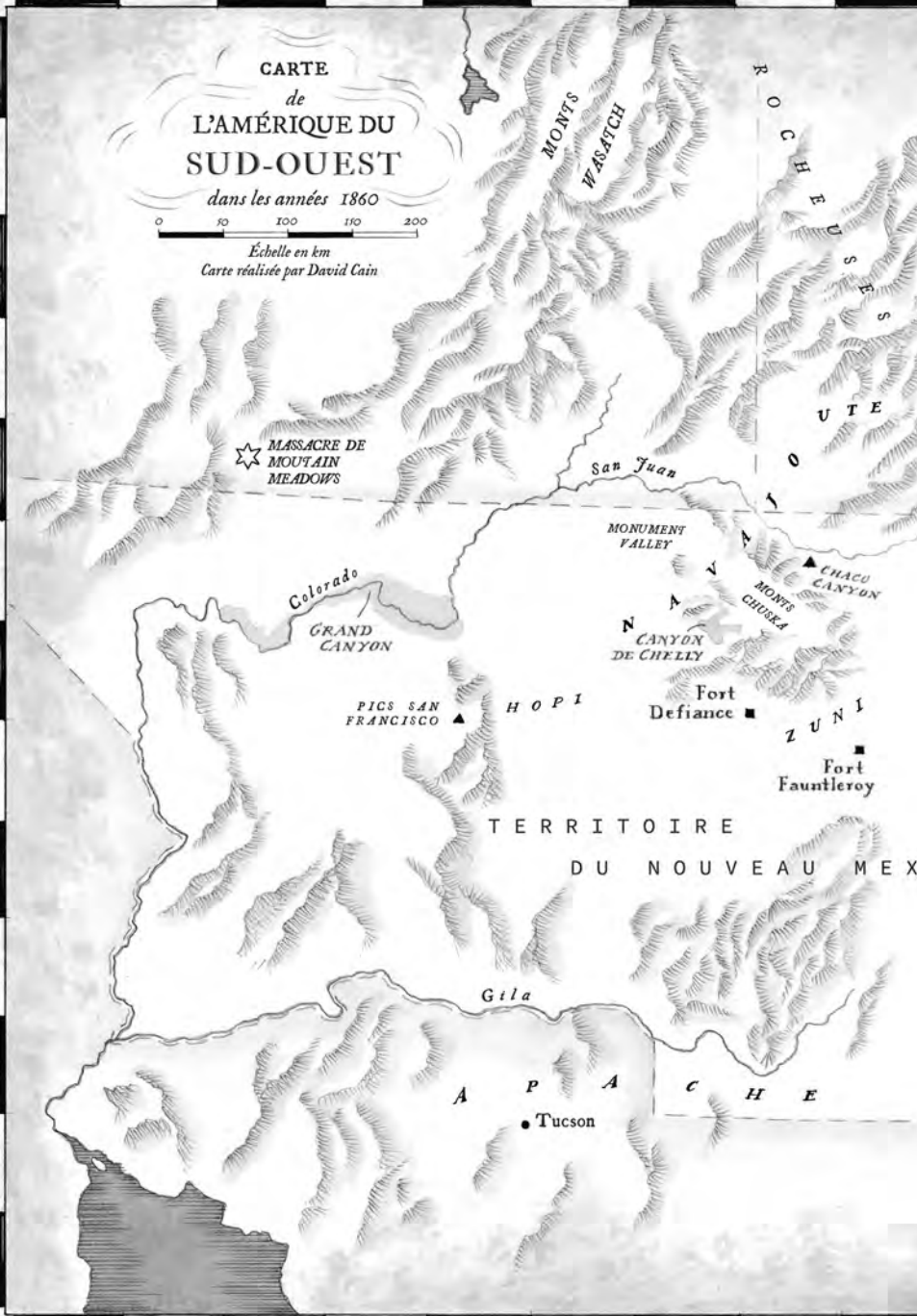
Paulsen

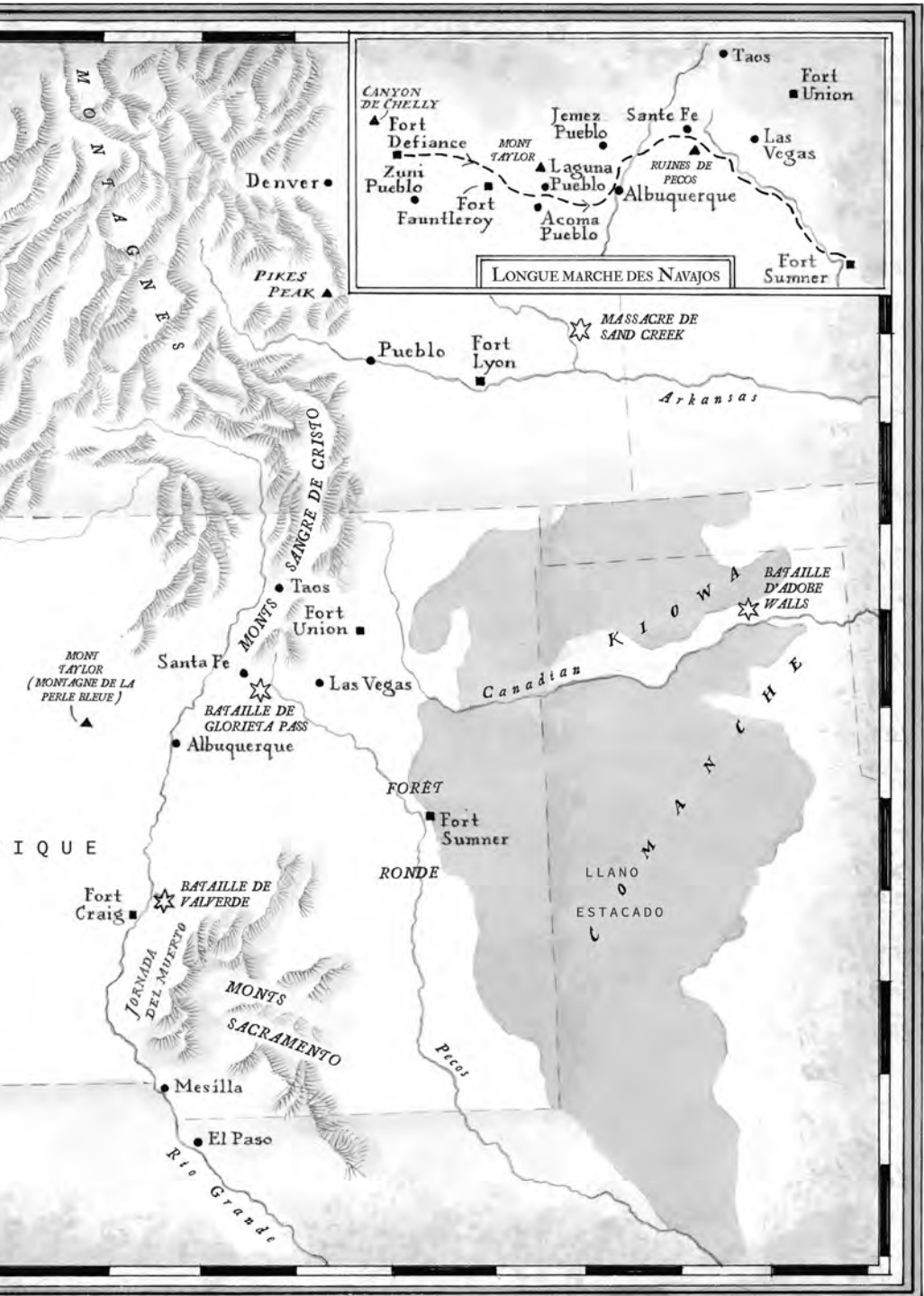
CARTE
de
L'AMÉRIQUE DU
SUD-OUEST

dans les années 1860

0 50 100 150 200

Échelle en km
Carte réalisée par David Cain





« Je poursuis l'odeur de la pluie qui tombe
Et rejoins l'endroit où elle est la plus sombre
Je poursuis la foudre
Et m'approche de l'endroit où elle frappe »

Chant navajo

Prologue

LE BRUIT DES SABOTS

Un matin de la mi-août 1846, dans la fraîcheur précédant l'aube, les villageois de Las Vegas, au Nouveau-Mexique, ne dormaient que d'un œil. Les *Americanos* approchaient. À Washington, très loin de là, pour des raisons qui demeuraient obscures aux yeux des habitants de Las Vegas, le président des États-Unis avait déclaré la guerre au Mexique. Des éclaireurs venaient d'annoncer que l'armée des *gringos* n'était plus qu'à quelques jours de distance et progressait d'un pas régulier vers l'ouest. Les habitants étaient rongés par l'inquiétude. Leur curé avait dit que les États-Unis allaient proscrire le catholicisme, que les soldats violeraient leurs femmes et marqueraient « U.S. » sur leurs joues au fer rouge. Les villageois s'étaient même demandé s'ils ne devaient pas mettre le feu à l'église pour empêcher les Américains de l'utiliser comme écurie ou comme caserne.

Las Vegas – « les plaines fertiles » en espagnol – était un enchevêtrement de maisons en adobe bordées de champs de maïs bruissant dans l'air, irrigués par une *acequia* boueuse reliée à la rivière Gallinas. La ville se trouvait au pied des monts Sangre de Cristo, les grandioses sommets de l'extrémité sud des Rocheuses qui s'élevaient à plus de trois mille six cents mètres au-dessus d'une plaine couverte de buissons d'épines. Situé à la lisière orientale de la colonie espagnole, Las Vegas n'était qu'un petit grain de civilisation égaré au milieu de nulle part. Le village se trouvait à trois jours de route de Santa Fe, la capitale du territoire. Son seul lien avec le monde extérieur était la piste de Santa Fe, qui passait à l'orée du village – la route par laquelle surgirait l'armée américaine. À l'est, la plaine semblait s'étendre

à l'infini, jusqu'à la Llano Estacado texane, les prairies couvertes de bisons – et enfin, plus loin encore, les terres des *diablos* américains.

Les chasseurs de Las Vegas, les *ciboleros*, s'aventuraient dans les plaines en quête d'antilopes et de bisons, et les villageois se rendaient souvent à Santa Fe pour s'approvisionner ou consulter les autorités militaires et religieuses de la ville ; mais de manière générale les habitants restaient chez eux et s'en tenaient aux spectacles de leur église. Privés de tout sauf de la foi, ils vivaient en pionniers, déterminés à lutter contre la nature, mais acceptant ce qu'ils ne pouvaient maîtriser. La colonie de Las Vegas, fondée sur une terre concédée onze ans plus tôt à peine, était certes récente, mais la plupart des villageois descendaient de colons espagnols arrivés au Nouveau-Mexique dès 1598.

Les habitants de la région, notamment dans les avant-postes ruraux comme Las Vegas, vivaient sur la défensive, de manière presque médiévale, cramponnés à des traditions catholiques que l'isolement avait figées. Protégés par leurs barrières contre les coyotes et leurs murs en terre, ils s'échinaient à cultiver le poivron et le maïs, ainsi que des haricots et des courges, et élevaient des moutons comme leurs ancêtres le faisaient avant eux, à l'ombre des vénérables montagnes.

Le mois d'août était toujours agréable dans cette partie du Nouveau-Mexique. Les nuits étaient fraîches, les matins dorés. Les journées étaient chaudes et sèches, et les après-midi torpides souvent arrosés par des orages venus de l'ouest en grondant. Les jardins regorgeaient de beaux légumes. Les troupeaux engraisaient grâce à l'herbe des contreforts que les pluies de la mousson faisaient reverdir. À première vue, Las Vegas semblait la même que tous les ans à cette saison ; mais ses habitants savaient que l'arrivée des Américains allait complètement chambouler leur univers.

Le 12 août au petit matin, le calme relatif du village fut interrompu par un bruit de sabots. Le temps que la population le perçoive et prenne conscience de la menace, il était déjà trop tard : les envahisseurs avaient coupé à travers champs et franchi les lisières de la ville. À la surprise générale, cependant, il ne s'agissait pas des Américains tant redoutés. Les assaillants étaient tout aussi terrifiants, mais beaucoup plus familiers : c'était des Navajos.

Les pillieurs jaillirent des montagnes, couverts de peintures. Au dernier moment, ils poussèrent un cri de guerre à glacer les sangs rappelant aux villageois le hululement de la chouette – *abouuuuuu, abouuuuuuu*. Les guerriers navajos montaient à cru ou sur des selles en peau de mouton, et guidaient leurs chevaux à l'aide de rênes en crin tressé. Ils brandissaient des massues et leurs boucliers étaient faits de plusieurs couches de peau de daim prélevées sur la hanche de l'animal, là où la peau est la plus épaisse. Des serpents étaient peints sur les semelles de leurs mocassins, pour les rendre aussi prompts qu'un reptile approchant sa proie. Leurs pointes de flèches en acier étaient enduites de sang de crotale et de pulpe de figue de Barbarie, mêlés à du charbon prélevé sur un arbre frappé par la foudre. Nombre d'entre eux portaient d'étranges casques très ajustés, faits de têtes de puma écorchées.

Avant que quiconque puisse saisir un fusil pour se défendre, les Navajos avaient dispersé des centaines, voire des milliers de moutons et de chèvres, volé des chevaux, et tué un jeune berger tout en kidnappant un autre. Puis, aussi vite qu'ils étaient venus, les pillards disparurent. Dans la faible lueur du jour, ils guidèrent les troupeaux sur un lacs de pistes étroites, puis sur des sentiers plus larges, et enfin sur des chemins poussiéreux perpétuellement battus par les sabots des bêtes – les grandes routes des voleurs, qui serpentaient vers l'ouest jusqu'aux terres navajos.

LIVRE UN

Les Hommes nouveaux

« Mon aiguille [...] se pose toujours entre l'ouest et le sud-sud-ouest. C'est par là qu'est l'avenir pour moi, et la terre me semble plus inépuisable, plus riche de ce côté-là. »

Henry David Thoreau

LE GRAND SAUT

Au cours des vingt années qu'il avait passées à déambuler dans l'Ouest, Christopher Carson avait eu une vie étrangement bien remplie. Il n'avait que trente-six ans, mais on eût dit qu'il avait fait tout ce qu'il y avait à faire dans ces régions sauvages – qu'il avait été partout, avait vu tout le monde. En tant que trappeur, éclaireur et explorateur, il avait parcouru un nombre incalculable de kilomètres dans les Rocheuses, le Grand Bassin, la Sierra Nevada, la chaîne de Wind River, la chaîne Teton, et les massifs côtiers de l'Oregon. Il avait sillonné les Grandes Plaines à de multiples reprises pour chasser le bison. Il avait vu le Pacifique, fait une percée au Mexique, et s'était enfoncé dans les Territoires du Nord-Ouest, alors sous contrôle britannique. Il avait traversé les déserts de Sonora, de Chihuahua et de Mojave, contemplé le Grand Canyon, campé près des rives sans vie du Grand Lac Salé. Bien que n'ayant jamais vu l'Hudson ni le Potomac, il avait suivi tous les grands cours d'eau de l'Ouest : le Colorado, la Platte, le Sacramento, le San Joaquin, le Columbia, la Green, l'Arkansas, la Gila, la Missouri, la Powder, la Big Horn, la Snake, la Salmon, la Yellowstone et le Rio Grande.

Carson semblait avoir été présent au moment même de la création du pays. Il avait vu naître l'Ouest américain dans toute sa vigueur et sa violence. Au cours de ses perpétuels voyages, il avait croisé ou fui presque toutes les tribus indiennes et personnalités éminentes de l'époque. Peu de gens pouvaient se targuer d'avoir vécu de manière aussi directe le grand mouvement de colonisation de l'Ouest.

Au premier abord, Kit Carson ne payait pas de mine, mais cela faisait singulièrement partie de son charme. Sa petite taille, son air

pugnace et ses allures de rustre contrastaient de manière intéressante avec la splendeur des paysages qu'il avait parcourus. Haut d'un mètre soixante-deux seulement, il avait des cheveux bruns et filandreux coiffés en arrière qui lui tombaient presque aux épaules ; la mâchoire dure et carrée et les yeux d'un gris-bleu pénétrant. Ses lèvres fines et légèrement tombantes dessinaient une petite moue de dégoût. La ridule entre ses sourcils semblait témoigner d'années entières passées à plisser les yeux. Son front était haut et anguleux. Il avait une cicatrice le long de l'oreille gauche et une autre sur l'épaule droite – toutes deux laissées par des balles. Les jambes arquées par ses chevauchées à travers le pays, il marchait de manière brusque, presque gauche, comme s'il n'était pas tout à fait à l'aise une fois descendu de sa monture, et que son habileté à se mouvoir lui était étroitement liée.

C'était un homme pétri d'habitudes étranges et de superstitions. Il refusait de tirer sur une bête encore debout s'il ne l'avait pas touchée du premier coup – cela « attirait le mauvais sort » selon lui. Il ne se lançait jamais dans un nouveau projet un vendredi. Il était d'une coquetterie méticuleuse, et vidait soigneusement tous les animaux qu'il tuait. Il croyait aux signes et aux présages. Quand il avait un mauvais pressentiment concernant quelque chose ou quelqu'un, il n'hésitait pas à suivre son instinct. La rude vie qu'il menait sur les pistes lui avait appris à demeurer toujours sur ses gardes, attentif au danger. Un rédacteur de magazine ayant accompagné Carson sur les routes observa avec beaucoup de curiosité le rituel immuable de l'éclaireur quand il se préparait pour la nuit : « Sa selle, dont il se servait toujours comme oreiller, constituait une barricade pour sa tête ; ses pistolets à moitié armés étaient disposés par-dessus, et son fidèle fusil reposait sous la couverture à côté de lui, prêt à servir sur-le-champ. Kit ne s'exposait jamais à la lueur trop vive du feu de camp. » En voyage, nota le journaliste, Carson « parlait à peine » ; son œil « scrutait continuellement le paysage, et il agissait en homme profondément empreint du sens des responsabilités ».

Quand Carson daignait ouvrir la bouche, sa voix avait les intonations nasillardes des coins reculés du Missouri : *thar* et *har*, *ain't* et *yonder*, *thataway*, *crick* et *I reckon so*.

Dans l'Ouest, Carson avait appris à parler couramment l'espagnol et le français, et il avait de bonnes notions de navajo, d'ute, de comanche, de cheyenne, d'arapaho, de crow, de blackfeet, de shoshone et de païute, entre autres langues autochtones. Il connaissait aussi le langage des signes des Indiens et, d'une façon ou d'une autre, était capable de communiquer avec la plupart des tribus de l'Ouest. Pourtant, malgré son aisance langagière, Kit Carson était presque analphabète.

Certes, c'était un trappeur – une confrérie connue pour sa capacité à écluser ferme et à inventer toutes sortes de jurons –, mais Carson était un type réglo – « avec la conscience claire comme de l'eau de roche », selon l'un de ses amis. Il aimait le poker et fumait souvent la pipe, mais il buvait très peu et n'avait pas l'habitude de courir les jupons. Il était désormais marié à une jeune Hispanique de Taos, Josefa Jaramillo. Mince, la peau mate et de dix-huit ans sa cadette, Josefa possédait « une beauté hautaine et déchirante », selon un écrivain de l'Ohio énamouré qui la connaissait bien, « une beauté telle qu'en un seul regard elle pouvait pousser un homme à risquer sa vie pour se voir gratifié d'un sourire ». Josefa n'avait que quinze ans quand elle avait épousé Carson. Elle était un peu plus grande que son mari. C'était une femme à la peau sombre et aux yeux brillants, qu'un membre de la famille décrivit comme « très bien faite et gracieuse à tous les égards ». Cristóbal, comme l'appelait Josefa, lui était totalement dévoué, et pour faire plaisir à sa belle-famille, il s'était converti au catholicisme.

Carson, surtout depuis son mariage, ne manifestait jamais l'arrogance propre aux trappeurs. « Ce n'était en rien un boutefeu, il se comportait au contraire avec une grande modestie. » Un officier de l'armée lui lança en le rencontrant : « Voici donc l'éminent Kit Carson qui a fait courir tant d'Indiens. » Ce à quoi Carson répondit : « Certes, mais la plupart du temps c'était eux qui me couraient après. » Son sens de l'humour, subtil et assez pince-sans-rire, s'accompagnait généralement d'un sourire en coin et d'une lueur espiègle dans l'œil. Quand quelque chose l'amusait, il était saisi d'« un petit rire brusque semblable à un aboiement ». Il s'exprimait d'un ton calme, par des phrases courtes et mûrement réfléchies, avec « force, lenteur

et clarté, en économisant ses mots ». L'un de ses amis disait de lui qu'il « ne jurait jamais plus que nécessaire ».

Christopher Carson était donc un homme aimable. Presque tout le monde le disait. Il était loyal, honnête et bon. En nombre d'occasions, il se comporta avec courage et beaucoup d'élégance sur le plan physique. Plus d'une fois il sauva des vies, sans en attendre de la reconnaissance ou de l'argent. C'était un bon samaritain plein de panache – et même un véritable héros.

Mais c'était aussi un tueur né. Carson pouvait se montrer fort brutal, même selon les critères de l'Ouest de l'époque (un Ouest tellement sauvage qu'il n'avait pas de hors-la-loi, car aucune loi n'existait encore permettant que l'on s'en écarte). Sa férocité pouvait se réveiller en une fraction de seconde. Ceux qui lui mettaient des bâtons dans les roues avaient affaire à lui : il poursuivait sa vengeance comme s'il s'agissait de quelque tâche sacrée, avec un acharnement que l'on pourrait qualifier de tribal – sa tribu étant celle des Scotto-Irlandais, connus pour leur caractère rancunier.

Lorsqu'on lui demandait de raconter ses exploits, ce qu'il faisait à contrecœur, il s'exprimait d'un ton froid et sans émotion, et manifestait un sens de l'esthétique digne d'un tueur à gages. Il aimait qualifier ses escarmouches de *jolies* – « c'était la plus jolie bataille que j'aie jamais vue », par exemple. Poursuivre des ennemis était un « amusement » à ses yeux. Après avoir participé à une attaque préventive – qualifiée par d'autres de massacre – contre un village indien le long du fleuve Sacramento, en Californie, Carson déclara qu'il s'agissait d'« une parfaite boucherie ».

Suivant les sinistres distinctions de son temps, on ne le voyait pas comme un tueur d'Indiens, mais un *combattant contre les Indiens* – ce qui, en Amérique, à défaut d'être une noble profession, était au moins une activité respectée. Mais Carson ne haïssait pas les Indiens, certainement pas selon une conception abstraite de la race. Il n'était ni Custer, ni Sheridan, ni Andrew Jackson. S'il avait tué des Amérindiens, il s'était aussi pris d'amitié pour eux, les avait aimés, les avait enterrés, et avait même épousé certaines de leurs membres. Presque toute sa vie, il vécut davantage comme un Indien que comme un Blanc. La plupart de ses victimes indiennes étaient mortes lors de

ce qui constituait à ses yeux des combats équitables, tout du moins des combats dans lesquels la victoire ne lui était pas garantie. C'était un miracle qu'il fût encore en vie, tant il avait souvent frôlé la mort.

Comme les propos directs de Carson furent rarement retranscrits, il est difficile de savoir ce qu'il pensait véritablement des Indiens, ou de la violence de son époque – ou de quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs. Son autobiographie, dictée au milieu des années 1850 (et transformée en biographie par un plumitif charitablement décrit comme un « âne »), est une énumération dépourvue de chair de ses faits et gestes et livre peu d'indices. Cet ouvrage évite soigneusement tout ce qui pourrait s'approcher d'un point de vue personnel. Son refus de jouer au donneur de leçons était reposant d'une certaine façon – l'époque était un véritable âge d'or pour les grandes gueules –, mais sa réticence à évoquer les quelques grands sujets ayant façonné son existence s'avérait assez extraordinaire. Il était, et demeure, une sorte de Sphinx de l'Ouest américain : ses yeux avaient vu bien des choses, son esprit détenait nombre de secrets ; et pourtant, il gardait le silence.

**

Christopher Houston Carson naquit dans une cabane en rondins du comté de Madison, dans le Kentucky, la veille de Noël 1809 – la même année et dans le même État que Lincoln. Un an plus tard, la famille Carson plia bagage et se lança dans un long périple vers l'ouest, jusqu'à la frontière du Missouri. Le petit Christopher, surnommé « Kit », voyagea à cheval, emmailloté, dans les bras de sa mère. Les Carson choisirent un coin sauvage près de la rivière Missouri et installèrent leur ferme sur une grande parcelle d'une concession espagnole achetée par les fils de Daniel Boone avant la vente de la Louisiane par la France. Ce terrain était connu sous le nom peu gracieux de « Boone's Lick » (la « pierre à lécher de Boone »), en raison de ses gisements de sel, qui attiraient le gibier et que la famille Boone exploita avec succès. Les membres des familles Boone et Carson devinrent proches – travaillant ensemble, se liant d'amitié, voire convolant en justes noces.

Kit était un enfant calme, têtu et digne de confiance, aux yeux d'un bleu vif. Quoique de petite taille – conséquence peut-être de sa naissance prématurée, avec deux mois d'avance –, il était robuste et solide, et avait de grandes mains habiles. Son premier jouet fut un fusil taillé dans le bois par l'un de ses frères. Dès son plus jeune âge, Kit se montra suffisamment prometteur sur le plan intellectuel pour que son père, Lindsey Carson, rêve de le voir devenir avocat.

Lindsey Carson était un fermier issu de presbytériens scotto-irlandais qui avait passé presque toute sa jeunesse en Caroline du Nord, et combattu lors de la guerre d'Indépendance sous les ordres du général Wade Hampton. Il avait une gigantesque famille : cinq enfants de sa première femme et dix avec la mère de Kit, Rebecca Robinson. Kit était le onzième.

Les terres de Boone's Lick, quoiqu'en friche, n'étaient en rien inhabitées. Les Indiens winnebagos, potawatomis et kickapoos, entre autres tribus, vivaient depuis longtemps dans la vallée de la Missouri et se montraient souvent hostiles à l'arrivée de Blancs. Pour leur sécurité, les pionniers étaient contraints de vivre collés les uns aux autres, dans des cabanes construites non loin des forts ; et quand les hommes étaient aux champs, des sentinelles armées patrouillaient continuellement dans les clairières. Tous les hommes valides étaient membres de la milice locale et la plupart des cabanes possédaient des meurtrières. Kit et ses frères et sœurs grandirent dans la peur d'être kidnappés. « Quand on allait à l'école ou qu'on s'éloignait un peu de la maison », se remémora des années plus tard Mary Carson Rubey, la sœur de Kit, « on avait toujours sur nous des bouts de tissu rouge, pour pouvoir les abandonner derrière nous si on était capturé par les Indiens, et que notre famille puisse nous retrouver ». Rubey se souvint que, encore petit, Kit se montrait un vigile particulièrement zélé. « Quand on dormait et qu'il y avait le moindre bruit près de la maison, la petite tête brune de Kit était la première à se relever. Je me sentais toujours parfaitement rassurée quand c'était son tour de garde. »

Un jour, quand Kit avait quatre ans, Lindsey Carson tomba, avec d'autres hommes, dans une embuscade d'Indiens sauks et fox. Lindsey échappa de peu à la mort. La crosse de son fusil fut fracassée

par un tir et il perdit deux doigts de la main gauche. Un homme du groupe, William McLane, tomba au cours de la bataille et, selon un récit haut en couleur de l'événement, les Indiens lui arrachèrent le cœur et le mangèrent.

Malgré de nombreux épisodes de ce genre, certaines tribus du Missouri se montraient amicales envers les colons, ou trouvaient plus raisonnable de conclure des alliances et de maintenir la paix. Kit Carson jouait avec de petits Indiens. Quant aux tribus sauk et fox, elles venaient régulièrement voir les colons de Boone's Lick et commerçaient avec eux. Dès son plus jeune âge, Carson découvrit cette vérité cruciale de la frontière : les « Indiens » n'existaient pas. Leurs tribus étaient très différentes les unes des autres, et s'opposaient parfois violemment. Chacune devait être envisagée de manière distincte, selon ses propres critères.

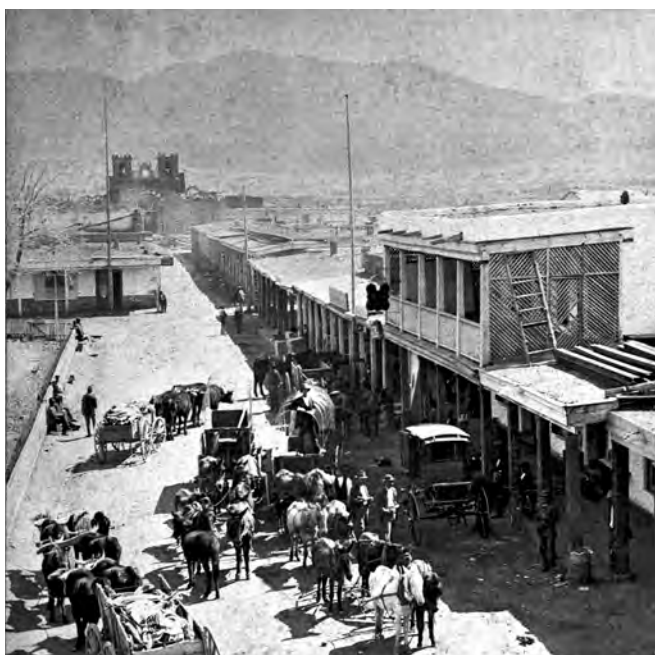
**

Avant l'arrivée des colons, les terres longeant la Missouri étaient, comme presque toute l'Amérique du Nord, extrêmement boisées. Pour défricher les zones destinées aux plantations, les pionniers pratiquaient parfois l'« annélation » des arbres – à savoir qu'ils coupaient en profondeur l'écorce des troncs, en formant des anneaux – de manière à les faire dépérir. Mais le moyen le plus rapide pour les fermiers de se débarrasser de ces bosquets touffus était d'y mettre le feu. En 1818, Lindsey Carson était en train de brûler la forêt alentour quand une grosse branche se détacha d'un arbre en flammes et le tua sur le coup.

Kit n'avait que huit ans, et sa vie en serait à jamais changée. Certains enfants de Lindsey Carson étaient grands et avaient quitté la demeure familiale, mais Rebecca Carson en avait encore dix à élever seule. La famille se retrouva dans une misère noire. Kit cessa d'aller à l'école et occupa son temps à travailler dans les champs, à mener à bien diverses corvées près de la cabane, et à chasser pour nourrir ses frères et sœurs. Ainsi qu'il l'expliqua des années plus tard : « J'ai sauté sur mon fusil et jeté mon livre d'orthographe – et je ne l'ai plus jamais ouvert. »



Fin de la piste : une caravane du Missouri arrive à Santa Fe après un voyage de mille six cents kilomètres (lithographie des années 1840).



« Moins un lieu qu'un nouveau mode d'existence » : les bœufs des marchands et les attelages de mules emplissent les rues de Santa Fe en 1867.



« Le Gentleman de la Nature » : l'un des premiers portraits connus de Kit Carson, pris au début des années 1840.

« Ils se disputaient à propos d'une squaw » : vue d'artiste du duel de Kit Carson avec le trappeur canadien-français Chouinard, lors du rendezvous des trappeurs près de la Green River, en 1835.



« Une fille gentille, une bonne ménagère, et agréable à regarder » : portrait idéalisé de la première épouse de Carson, une belle Arapaho nommée Herbe-qui-chante.

REMERCIEMENTS

Les musées et sites historiques qui suivent se sont avérés extrêmement importants pour mes recherches : la maison et le musée Kit Carson à Taos, au Nouveau-Mexique ; l'Hacienda de Los Martinez, à Taos ; le site commémoratif de Bosque Redondo à Fort Sumner, au Nouveau-Mexique ; le musée et la bibliothèque de la nation navajo à Window Rock, en Arizona ; le Monument national de Canyon de Chelly à Chinle, en Arizona ; le Site historique national de Bent's Old Fort à La Junta, dans le Colorado ; le parc historique d'État de Sutter's Fort à Sacramento, en Californie ; le musée de l'Armée de la Frontière à Fort Leavenworth, au Kansas ; et le Musée national des Indiens d'Amérique à Washington, D. C.

J'ai effectué six voyages au sein de la remarquable nation navajo. Pendant mes séjours, j'ai grandement bénéficié de l'érudition, de la générosité et de la chaleur de la famille Roessel – Ruth, Bob, Monty et Mary – qui, entre autres gentillesse, m'ont invité à participer à ce qui a sans doute été la cérémonie *Yeibichei* la plus froide jamais organisée de tous les temps. À Canyon de Chelly, je dois remercier l'honorable Adam Teller, guide et interprète professionnel, ainsi que conteur traditionnel navajo, avec qui j'ai eu la chance de faire le tour du canyon à cheval, à pied et en Jeep.

J'ai obtenu des informations précieuses auprès de nombreux spécialistes de l'Ouest (qu'ils soient universitaires ou non), dont certains que j'aimerais remercier ici : Marc Simmons, assurément le plus érudit – et le plus prolifique ! – connaisseur du Sud-Ouest américain ; Howard Lamar, l'éminence grise de toutes les études sur l'Ouest et mon doyen à Yale ; John Farr, du musée Kit Carson, dont l'aide me fut précieuse ; Scott Smith, du musée de Bosque Redondo, dont la connaissance des documents sur la Longue Marche est sans égale ; ainsi que John Carson, arrière-petit-fils de Kit Carson,

gardien officieux de la flamme familiale et (je me permets de le préciser) sosie de son ancêtre.

Merci à Dave Byrnes et à toute l'équipe du CD Café qui m'ont aidé à franchir un grand nombre d'heures nocturnes et m'ont laissé tranquille dans mon fauteuil d'occasion jaune pisse parfaitement hideux. Merci aussi aux bonnes gens de Yaddo pour leur bourse qui m'a sauvé la vie. Je remercie également feu le grand Shelby Foote, le premier écrivain que j'ai rencontré quand j'étais enfant à Memphis, qui m'a appris ce que devait être un récit historique. Les rédacteurs du magazine *Outside* ont été généreux envers moi pendant toutes ces années et se sont montrés de diverses manières favorables à ce projet. Parmi tous les membres de « *O* », je tiens à remercier particulièrement Hal Espen, Mary Turner, Alex Heard et Jay Stowe.

Deux amis et collègues estimés – Kevin Fedarko et Laura Hohnhold – ont lu avec beaucoup de soin les premiers jets de mon manuscrit et m'ont fait part de leurs propositions avisées pour l'améliorer. Parmi les autres lecteurs m'ayant offert leurs précieuses critiques, j'aimerais citer Dennis Romero, Davant Latham, Will Hobbs, Joe et Mary Neihardt, ainsi que Mack et Marnie Goodwin.

J'ai eu la chance d'avoir la formidable Alyssa Brandt comme assistante de recherche et « chargée d'affaires » au début de mon travail – c'est elle qui a déblayé le terrain. D'autres m'ont aidé lors de diverses phases de mes recherches : Grayson Schaffer, Kevin Kennedy, Jason Nyberg, Link Sides, Michael Gerber et Charles Bethea. Merci à Robin Wiener, Verena Schwarz et Munson Hunt de nous avoir aidés à gérer les nécessités de la vie concrète, ainsi qu'à Christine Pride, ma planche de salut chez Doubleday.

Un dernier remerciement à Sloan Harris, mon ami aux chemises criardes, et sage conseiller dans les périodes difficiles ; à l'intrépide Bill Thomas chez Doubleday, capable de voir ce que personne ne voit ; et à ma merveilleuse famille – Griffin, Graham, McCall et la formidable Anne, qui applique toujours ce mantra : que les temps soient bons, que la bonté vienne à temps.



« Aucune troupe ne devrait plus jamais s'aventurer à l'intérieur » : la grande faille en grès de Canyon de Chelly.



La Massada du sud-ouest des États-Unis : au cours de l'hiver 1863-1864, des Navajos affamés trouvèrent refuge au sommet de Fortress Rock, au cœur du dédale de Canyon de Chelly.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue : Le bruit des sabots	9
--------------------------------------	---

LIVRE UN - *Les Hommes nouveaux*

1. Le grand saut.....	15
2. Le monde scintillant	32
3. L'armée de l'Ouest.....	41
4. Herbe-qui-chante	50
5. La Montagne de la perle bleue	59
6. Qui est James K. Polk ?	68
7. Quelle existence échevelée !	79
8. La main de la Providence	83
9. Le Dénicheur de pistes	90
10. L'anti-Fort Alamo.....	97
11. Nous allons corriger tout cela.....	104
12. Le col de Narbona.....	107
13. Le silence inviolé	110
14. Sur l'autel du pays.....	115
15. Une parfaite boucherie	121
16. C'est votre devoir, M. Carson.....	126
17. Les yeux pleins de poignards.....	139
18. Des hommes aux oreilles qui leur tombent sur les chevilles	147
19. L'ancre de la ruine définitive	153
20. Les Hommes nouveaux.....	166

LIVRE DEUX - *Un pays brisé*

21. Le sinistre métronome.....	171
22. Le péage du diable	183
23. Arme blanche	199

24. El Crepusculo.....	214
25. Le Mercure américain.....	240
26. Le temps nivelle toutes choses.....	249
27. Un pays brisé.....	259
28. La plus belle tête que j'aie jamais vue	285
29. Le nœud de la mort.....	292
30. Des hommes sans yeux.....	300
31. Le sang et le tonnerre.....	317

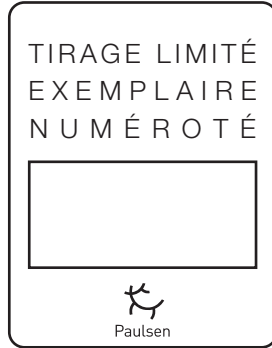
LIVRE TROIS - *Tueur-de-monstres*

32. Le temps de la peur.....	345
33. La Forêt Ronde	362
34. Les enfants de la brume	381
35. La directive n° 15	403
36. Le rocher-forteresse	417
37. La Longue Marche	435
38. La situation des tribus.....	450
39. La traversée du purgatoire	462

Épilogue : Dans la beauté nous marchons.....	472
--	-----

Illustrations.....	478
Cartes.....	494
Bibliographie	498
Notes.....	514
Crédits photographiques	531
Remerciements	532

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
300 exemplaires numérotés de 1 à 300.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie), en septembre 2020
Dépôt légal : octobre 2020
ISBN : 978-2-37502-096-8

HAMPTON SIDES

DE SANG ET DE FUREUR

À 16 ans, il fuit l'atelier de sellerie dans lequel sa famille l'a placé et s'engage dans une caravane de marchands se rendant à Santa Fe. Pendant vingt ans, du Montana à l'Arizona en passant par la Californie et l'Utah, il parcourt les montagnes et le désert. Sur la piste, on ne lui connaît pas de semblable. Cet aventurier illettré, doué comme personne pour vivre dans la nature, c'est Kit Carson. Au gré de ses rencontres, il devient trappeur, guide d'expéditions pour J. C. Frémont ou le général Kearny, agriculteur, il épouse une Indienne puis une Mexicaine. Il jouera un rôle militaire et diplomatique de plus en plus important, notamment auprès des différentes tribus indiennes, servant l'armée américaine contre les Navajos.

Autour de cette figure devenue légendaire, Hampton Sides construit une fresque magistrale de la conquête de l'Ouest et de la construction progressive des États-Unis au XIX^e siècle. De la guerre avec le Mexique aux campagnes contre les Navajos et la guerre de Sécession, la vie de Kit Carson illustre remarquablement la complexité de cette période.

Hampton Sides est l'auteur du Royaume des glaces (Paulsen, 2018), la terrible mais fascinante histoire du navire la Jeannette. Journaliste et historien américain, il vit à Santa Fe.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Séverine Weiss.

24,90 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com